

reculé de 22 centimes, et le 3 1/2 0/0 de 10 centimes.

Le *Turc* a fléchi de 12 centimes à 25 1/2 après 25 3/5, le *Turc D* de 7 centimes à 24 1/60 après 24 1/75. Les autres valeurs étrangères sont toutes assez fermes, mais avec des différences insignifiantes. Il y a des petites augmentations sur les 3 0/0 roumains 1891 et 1895, le *Portugais*, les rentes *roumaines*, etc. Les rentes *brésiliennes* continuent leur reprise. Le 4 0/0 gagne 40 centimes à 46 40. La *Minas Geraes* avance de 1/4 à 55 1/2.

La *Banque de Paris* gagne 2 fr. à 919, la *Banque internationale* 5 francs à 565. A part cela, rien de rien sur les établissements de crédit. Sur le marché des chemins de fer, rien, non plus, à part des diminutions de 8 francs sur l'*Ouest* à 1,490 et de 5 francs sur le *Midi* à 1,455.

Le *Suez* recule de 23 francs à 3,492. Le *Gaz*, un peu incertain à terme, gagne 5 francs au comptant. Ce marché, du reste, continue à donner des preuves non équivoques de ses bonnes dispositions, et ajoute quelques petites choses aux cours de la *Transatlantique* à 365, de l'*Omnibus* à 1,852, etc. Les *Chaussures françaises* sont fermes à 147 75, ainsi que la *Cusenier*, à 900, l'*Altai* à 624, l'*Omnium russe* à 632. La *Volga Vechera* regagne 20 francs à 575. La *De Beers* à 688 et le *Rio* à 659 sont immobiles. Mines d'or très bien tenues, ici aussi bien qu'à Londres, où les tendances générales, du reste, sont excellentes. Il en est de même, d'ailleurs, de tous les marchés étrangers.

Le Boursier.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Banque de Paris et des Pays-Bas. — Assemblée des actionnaires du 10 mai. L'assemblée a approuvé dans toutes les parties le rapport et les comptes de 1897, présentés par le Conseil d'administration, et a fixé à 50 francs le dividende de cet exercice, contre 45 francs l'an passé (un acompte de 20 francs ayant été payé en janvier, le solde, soit 30 fr., sera payé le 1^{er} juillet). — Elle a réléu M. Eugène Gouin en qualité d'administrateur, confirmé et rendu définitive la nomination jusqu'alors provisoire de M. L. Renouard comme membre du Conseil d'administration, nommé M. le comte J. Salles censeur, et MM. Timmerman et Levôt commissaires des comptes. Toutes ces résolutions ont été votées à l'unanimité.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 10 Mai

L'entrée du général des Garets

AMIENS. — Le général Brugère, qui a fait ses adieux aux troupes vendredi dernier, dans une revue-manœuvres passée à Pricquigny, a quitté Amiens hier après-midi. Son successeur, le général des Garets, a fait son entrée aujourd'hui, à midi et demi. Il a passé devant les troupes formant la haie depuis la gare jusqu'à l'hôtel du commandement, rue de l'Amiral-Courbet.

A une heure et demie, le nouveau commandant en chef a reçu les autorités et tout le corps d'officiers.

De nombreux cris de : « Vive l'armée ! » ont été poussés par une foule considérable.

Exécution capitale

ANGOUËME. — Une exécution capitale a eu lieu hier matin à Angoulême.

Un misérable, nommé Soulat, qui, en décembre dernier, avait assassiné un vieillard pour le voler et avait tenté d'assommer son fils, a payé sa dette à la société. M. Deibler était arrivé dimanche matin avec les bois de justice. Cette nouvelle et l'animation qui marque toujours la nuit des élections avaient amené une foule inaccoutumée place du Champ-de-Foire où l'exécution a eu lieu.

Soulat, réveillé au petit jour, a fait preuve d'une rare énergie. Il a fait au juge des déclarations tendant à atténuer sa responsabilité en la faisant partager par des malfaiteurs problématiques dont il n'avait jamais parlé jusqu'ici. Après s'être confessé et avoir bu un grand verre de rhum, il a marché courageusement à la guillotine. A quatre heures cinq minutes, justice était faite.

Le corps a été transporté à la Morgue et livré aux médecins légistes.

ALGER. — La Chambre des mises en accusation a rejeté le pourvoi formulé par M. Max Régis et a décidé sa comparution devant les assises.

Argus.

AVIS DIVERS

DENTS et DENTIERs sans crochets, ressorts et plaque. Adler, seul inventeur, 16, av. Opéra.

RIDES, Cicatrice, Tache, Points noirs, Petite vérole. La Méthode Beautygène les efface à jamais. Résul. merv. Ph^{ie} Rezall, 71, r. Provence

GUÉRISON CERTAINE, soulagement immédiat des Rhumes, Toux, Bronchites, par le Sirop et la Pâte pectorale au BAUME DU CANADA.

Le flacon de Sirop... 2 »

La boîte de Pâte... 0 90

PHARMACIE NORMALE, 17 et 19, r. Drouot, 15 et 17, rue de Provence, Paris.

CHEVEUX CLAIRSEMÉS, épaissis, allongés par l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella qui arrête la chute et retarde la décoloration. 6 fr. le flacon. Franco mandat, 6 fr. 85. E. Senet, administrateur, 35, r. du 4-Septembre.

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *Fervaal*, action musicale en trois actes et un prologue, poème et musique de M. Vincent d'Indy.

Autant j'aurais compris que l'on essayât d'ajouter *Fervaal* au répertoire de l'Opéra, théâtre pacifique, érigé loin des champs de bataille d'art, point fait pour les hasardeuses tentatives de l'innovation, antiwagnérien aux heures de lutte et de doute et wagnérien aussitôt après les universelles et rassurantes apothéoses, temple séculaire non pas de la musique de l'avenir, comme le croient maintenant certaines personnes, mais de la musique de la veille, par tradition, autant je suis étonné de voir le drame de M. Vincent d'Indy à l'Opéra-Comique, seule scène de combat que possèdent nos jeunes compositeurs encore privés du Lyrique, scène d'activité, d'audace, d'espoir et de lumière qui devrait servir surtout, les vieux chefs-d'œuvre grands et petits y étant honorés, à la manifestation directe des musiques d'aujourd'hui et de demain.

Il y a quatorze mois, quand les directeurs de la Monnaie de Bruxelles montèrent *Fervaal*, beaucoup sans doute par conviction personnelle et peut-être aussi un peu sur la demande que, sans avoir lu un mot du poème, une note de la partition, je fus heureux de leur faire, estimant que le premier drame de M. d'Indy, quel qu'il soit, avait droit à la représentation et obéissant à un désir que l'auteur m'avait exprimé, je n'ai eu garde de méconnaître la valeur très spéciale de cet ouvrage. J'en ai parlé librement, j'en ai discuté les tendances qui me paraissaient fâcheuses, néfastes même; et j'ai dit de quel sûr et volontaire talent il témoignait. Les impressions que je viens d'éprouver en l'entendant de nouveau ressemblent fort à celles que j'ai ressenties l'année dernière et il m'a semblé que ces impressions étaient partagées, au

tour de moi, par un grand nombre de personnes. Nul ne conteste à M. d'Indy une extraordinaire maîtrise en l'art d'écrire, de construire, de réaliser une œuvre, une technique surprenante, des dons hors ligne de symphoniste, d'assembleur de sons. On lui souhaiterait plus d'originalité, de spontanéité, moins de sécheresse, de retenue dans la conception de cette œuvre, dans le choix de ses éléments constitutifs. Et si l'on a à l'égard de ce compositeur — un homme de réel mérite, j'y insiste — de telles exigences, c'est que des amis zélés le mettent à un rang de chef d'école parfaitement illusoire d'ailleurs, car au pays de la pensée humaine il n'y a ni écoles ni chefs et, en admettant même qu'il y en eût, il faudrait que ces chefs d'école fussent, avant tout, des novateurs.

Novateur, je ne sais si M. d'Indy le sera jamais. Il ne l'est pas encore. Le jour est proche où les musiques et les pièces wagnériennes — j'entends imitées de Wagner — deviendront impossibles, à cause de leur fréquence et du triomphe même de leurs modèles; à cause aussi de l'évolution incessante du snobisme. Chacun a le droit de suivre en sa course glorieuse vers l'au-delà le prodigieux poète allemand et d'adopter le plan de réformes qu'il a si magnifiquement tracé, mais à la condition expresse d'ouvrir des routes sur son propre sol, d'appliquer au génie national les idées en marche, de créer en un mot, d'avancer, d'avancer toujours, guidé par la jeune inspiration qui jaillit des sources intarissables de la race. C'est reculer que d'agir autrement et c'est ce que ne veulent pas comprendre tant de bons ouvriers d'art, hypnotisés par la splendeur de l'œuvre unique et le succès trop tardif qui l'accueille. Oui, trop tardif de toutes façons, car ce succès qui, par la simple justice, était dû, il y a des années et des années, à la souveraine grandeur de l'effort accompli, barre le chemin maintenant à l'innovation et, chose plus regrettable encore, est le dangereux mirage qui trouble les esprits travailleurs et les perd.

Tout est franchement, nettement — petitement — wagnérien en *Fervaal*; les personnages, les symboles, les thèmes et la « pâte » orchestrale. Faut-il, au plus bref, rappeler le sujet que j'ai analysé dans ses moindres détails le lendemain de la première représentation à Bruxelles?... Comme Parsifal, *Fervaal*, prince de Cravann, dernier descendant des dieux, est prédestiné à une sainte mission; comme le nain Alberich, il a maudit l'amour; comme Siegfried et Siegmund, comme Parsifal encore, il a grandi dans la forêt solitaire et lointaine, élevé par le pontife Arfagard, qui sera son Kurwenal. Une voix a dit : « Tzeus est mort, Esus dort, Jésus veille, Jésus vient. » Une autre, répondant, a clamé : « De la bise et du vent Cravann est menacé; unique est le Sauveur : le chef élu, le fils des Nuées. Mais qu'il soit pur et que l'Amour jamais ne trouble son corps ni son âme. » Retournant en Cravann, le jeune homme et le vieillard traversent le Midi de la Gaule — c'est à l'époque légendaire des invasions sarrasines — et tombent dans une embuscade de paysans pillards, *Fervaal* est blessé. Il succomberait si une femme, Guilhen, accourue, ne s'emparait du héros et ne l'emmenait en ses jardins de délices où, magicienne comme Kundry, amoureuse comme Iseult, elle le guérit par la vertu des plantes mélangées, par le pouvoir des mystérieux breuvages. Afin d'arracher *Fervaal* au charme sensuel, afin de lui rappeler la prédestination, Arfagard, comme Wotan à Brunnhild, au second acte de la *Valkyrie*, fait au fils des Nuées un long récit de la genèse. Kaito, la déesse-serpent, enfant de l'homme la race des dieux dont *Fervaal* est le dernier descendant. Cravann menacé ne sera sauvée que par le chef élu, le pur, le simple. Tandis que le pontife apprête tout pour le départ, Guilhen reprend *Fervaal* qui, dans l'ivresse nouvelle, lui raconte son enfance, comme Siegmund raconte la sienne, très pareille, à Sieglinde et à Hounding. La femme dit aussi sa libre jeunesse, la souveraineté que lui donna son père, maître de ces contrées. L'un et l'autre chantent la joie et la douleur de l'amour et l'appel d'Arfagard, par deux fois, retentit au loin comme retentit en la scène analogue de *Tristan et Iseult* l'appel de Brangène. Mais *Fervaal*, revenu à la réalité, s'enfuit et nous savons, dès lors, que Guilhen se vengera en jetant contre Cravann ses soldats aventureux.

Avant l'élection du chef, sur la déclivité du mont cévenol, le pontife, inquiet de l'avenir, interroge les brouillards qui prennent des formes changeantes et fantastiques et qui enfin présentent l'aspect d'un serpent immense. Comme Erda à Wotan, Kaito parle à Arfagard, prédisant le crépuscule des dieux, l'aurore d'une religion nouvelle : « Si le serment est violé, si l'Amour règne sur le monde, la Mort appellera la Vie, la Vie naîtra de la Mort. » En la solennité de la cérémonie druidique, le pouvoir suprême échoit à *Fervaal* qui ne l'accepte, perdu par Guilhen, que pour se faire tuer dans l'imminente bataille et donner la Vie en échange de sa mort. Le combat livré, Cravann anéanti, le prédestiné que le sort épargna, sur le champ de bataille recouvert de neige, va s'offrir, victime expiatoire, au couteau d'Arfagard, lorsqu'il s'entend appeler par Guilhen. D'un revers de son glaive, *Fervaal* abat le vieillard et s'élance vers l'Amour. La femme est morte; l'homme la saisit en ses bras, gravit avec elle la montagne et disparaît dans les nuages. Que les dieux cévenols s'écroulent donc en leur crépuscule, comme les dieux du Walhall, et que s'accomplisse une seconde fois la rédemption du monde par l'amour, comme en la dernière scène, sublime et inimitable, de la *Tétralogie*!

Ces personnages, ces symboles wagnériens nécessitent une musique, une orchestration wagnériennes. Sans parler du développement des thèmes, du groupement instrumental dont nous connaissons les modèles, chaque page de la partition de M. d'Indy, par ses motifs, ses formules symphoniques, éveille en nous des souvenirs tantôt confus, tantôt précis, se référant à quelque page familière du maître allemand. A quoi bon insister? Cette partition débordée de talent, du talent le plus haut, le plus ferme, le plus décidé; elle commande le respect un peu mélancolique, l'admiration très étonnée par le prodigieux effort dont elle témoigne, mais elle émeut bien rarement, ennuit souvent et chagrine. Car, si prestigieuse et même si puissante qu'elle soit, l'œuvre, soumise en sa conception comme en sa réalisation,

lisation à un génie très différent du nôtre, écrite plutôt dans la froideur de l'entelé raisonnement que dans la joie de l'humaine création, ne fera pas avancer d'un pas l'art français. Et la tristesse vient de cette force immense et magnifique, perdue pour ainsi dire, alors qu'elle eût pu être glorieusement employée. Malgré l'accueil chaleureux réservé par le public d'hier à l'ouvrage, il est à prévoir que les musiques de clair soleil dont les échos résonnent encore joyeusement et heureusement en la salle de l'Opéra-Comique, feront fondre, comme neige au printemps, les brouillards épais de *Fervaal*. Et c'est pourquoi le drame de M. Vincent d'Indy, à la valeur spéciale duquel je me suis plu à rendre une seconde fois hommage, en dépit de mes critiques maintenues formellement, me semble dépaycé dans le théâtre d'innovation nationale que devrait être celui où on lui a offert l'hospitalité.

Cette hospitalité est surtout somptueuse par la richesse des décors et costumes, le bon ordre de la figuration embellie de chevaux, chiens et boucs vivants, compagnons fraternels, de Grane, le noble ami de Brunnhild et des béliers de Fricka. Les deux rôles principaux retrouvent leurs interprètes de l'an dernier : Mme Jeanne Raunay, qui joue et chante Guilhen en artiste sûre et personnelle, et M. Imbart de La Tour, qui brandit vaillamment l'épée à la poignée lumineuse de Fervaal, et, ne quittant guère la scène pendant les longues heures du spectacle, porte sans faiblir le poids le plus lourd qu'un ténor ait jamais essayé de soulever. Arfagard, que M. Séguin enveloppait d'austerité, est véhément sous les traits de M. Beyle, dont la voix sonne clair. Mme Dumont ne fait qu'apparaître en Kaito. Je ne puis nommer les titulaires des vingt autres petits rôles, mais je note volontiers leur dévouement. Il eût fallu aux chœurs de M. Henri Carré et à l'orchestre quelques répétitions d'ensemble supplémentaires. Cependant l'ouvrage de M. d'Indy, d'une difficulté extrême, d'une complication inouïe, a été monté avec une prestesse, une exactitude qui font grand honneur à l'Opéra-Comique. Grâce à la baguette de M. Messenger, tout a marché sans encombre.

Alfred Bruneau.